



COMME ÇA, EN SORTANT DU STYLE ET DE SON ONTOLOGIE

PHILIPPE ROMANSKI

Université de Rouen

« Connaître véritablement, c'est connaître *l'essentiel*, s'y engager, y pénétrer par le regard et non par l'analyse ni par la parole. Cet animal bavard, tapageur, tonitruant, qui exulte dans le vacarme (le *bruit* est la conséquence directe du péché originel), il faudrait qu'il fût réduit au mutisme, car jamais il n'approchera des sources inviolées de la vie s'il pactise encore avec les mots. »

— E. M. Cioran, *La Chute dans le temps*.

Lorsque le propos s'essouffle et qu'il ne trouve plus sa force de conviction dans sa seule énonciation, l'inévitable locution se fait jour : *par exemple*. Le discours reste à *peine* en suspend. Il y va, dans ce geste, de la fin (*par exemple*, entendons *pour l'exemple*) et du moyen (*par exemple*, *cela passera par là*). Il y va aussi — si nous jouons le jeu de la déclinaison — de l'extraction (*prendre un exemple*) et de l'offrande (*donner un exemple*). Ne pas donner d'exemple, c'est se mettre dans l'incapacité de fournir des preuves. Décisives. *Incisives*. Toutefois, pour peu qu'on prenne le temps d'y réfléchir un peu, c'est aussi la seule façon de *trancher dans le vif* de notre sujet. Celui du style. Évitions, pour l'heure de fournir des exemples qui, en un tour de passe-passe, se substituerait à la réflexion qui s'impose.

Mais citons quand même un peu, sans pour autant citer d'exemples de style.

Éléazar de Mauvillon voit dans le style « l'effet de la connaissance & du goût de la langue » [Mauvillon iv]. Il sent, néanmoins, toute la difficulté « de réduire en préceptes un sujet qui n'en est guère susceptible » [Mauvillon 2]. Dans son célèbre discours de réception à l'Académie, en 1753, Buffon, lui, ne voit dans le style que « l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées » et ce afin de présenter « des vérités » [Buffon 15]. Dieudonné Thiébaud, en 1774, dans son *Essai sur le style à l'usage de l'École Royale des jeunes gentils-hommes*, reconnaît pour sa part que ce mot est « un de ceux auxquels nous attachons des notions vagues qui nous sont très familières, & dont nous sommes bien étonnés de ne pouvoir donner une définition exacte et lumineuse » [Thiébaud 3]. Il se résigne, toutefois, à le définir comme étant une « manière caractéristique et soutenue d'exprimer ses idées par écrit ou de vive voix » [Thiébaud 6].

Dire cela, est-ce avoir tout dit ? À commencer par quelque vérité ? Changer de style, c'est changer de pensée, nous rappelle Nietzsche. Bien

plus qu'un simple artifice rhétorique, bien plus qu'un effet de genre, et bien plus encore qu'un certain supplément esthétique, le style garantirait, *au fond*, comme par avance, la cohérence d'un ensemble et tient lieu de philosophie subjective. Le style, avant d'être une forme, avant d'être un genre que l'on souhaiterait (se) donner, c'est *la façon* de la pensée — entendons la manière dont la pensée est façonnée, travaillée, *ouvrée* autant qu'*ouverte*. Penser le style en revient peut-être alors à penser la *pensée dans son avènement*.

Essayons de saisir le geste.

S t y l e, plus encore que style ?

Car poser la question du style, c'est bien sûr tenter de ramener à la surface sa *figure*, plus justement cette marque en creux, cette empreinte (étymologique) laissée par la plume, le stylet ou le poignard. « In point of style », écrit D. H. Lawrence pour commencer (et presque aussitôt terminer) d'évoquer son écriture dans « Foreword to *Women in Love* ». *In point of*. L'expression dit, à sa façon, et dans une étrange simultanéité, la pointe *et* ce à quoi elle renvoie (*with reference to*), le pointu, l'acéré, l'aigu *et* l'écart, la distance, la cavité. C'est là, sur le bord de l'entaille qu'on peut peut-être espérer trouver ce qui s'appellerait *la place du style*, mais qui ne serait peut-être jamais autre chose que le *style à la place*. Ce qui resterait *au lieu du style*. Comment dire le style alors qu'il relève de la marque qui se serait, plus ou moins discrètement, enfoncée dans quelque subjectile ? Comment dire sa lisibilité autrement qu'en jouant l'ellipse, qu'en dupliquant la trace qui, par anamnèse ou par nostalgie, *pointerait* dans une direction donnée ? *C'était* là. La langue, cherchant la présence à tout prix, s'épuiserait à tenter de définir ce qui n'est jamais autant que lorsqu'il n'est déjà plus. Le style, c'est pour beaucoup, du *parti*, de l'enlevé et ambitionner à le résumer en une formule simple et commode, c'est refuser de voir qu'il est avant tout *Aufriss*. Plus qu'une forme d'effraction faite au lisse — et *par-là même*, à la norme, au connu, au su et au *trop vu* —, le style exhausse, en un silence, le tracé-ouvrant, le geste d'ouverture originel. Il en est la non-trace. Le style rejoue, secrètement, ce moment indicible au « centre du monde » qu'Eliade nomme « l'acte cosmogonique » [Eliade 31], ce passage de l'indifférencié et du magma informe à la forme et à la matière, cet instant *qui à fait date* à jamais en ouvrant sur le temps. Ici, *en cet instant*, j'ai commencé et, par là, j'ai signé. C'est en peut-être en cela que le style, comme l'art pour Hegel, est toujours une chose du passé.

J'ai signé.

Mais c'est bien une signature en creux. Et, comme toutes les signatures, elle est toujours difficilement déchiffrable, lisible et identifiable sauf, plus sûrement, par celui qui la commet. En signant, je ne fais jamais autre chose que laisser une marque qui me rappelle à moi-même et qui, finalement, n'atteste que ma présence à un moment de mon histoire, à un moment de l'Histoire.

Une signature peut se contrefaire. Et le style, c'est *aussi* ce qui se copie le mieux. Et c'est là que quelque chose semble être dit, sourdement, discrètement. Imiter le style, c'est à la fois le réaffirmer, le rendre, pense-t-on, plus présent, mais c'est aussi *le rendre* à l'absence essentielle, à l'évidemment qui accompagne son avènement. C'est en quelque sorte le

ramener à ce qu'il *est avant tout*. Ainsi, que dit-on exactement lorsqu'on dit qu'un meuble *est* Louis XV ? L'on reconnaît une volute, une feuille d'acanthe, la courbe d'un empiètement. On croit s'approcher d'une vérité tangible et puis, soudain, l'on finit par conclure qu'il n'est *que de style* Louis XV. Utiliser ces termes, c'est déjà laisser entendre qu'il *n'est pas*, qu'il *n'est plus*. Plus vraiment. Pas authentiquement. Pas d'époque. Et l'on n'est pas loin de la falsification. Le style, ici, ne fait que *renvoyer à*. À un avant, à un ailleurs.

C'est toute une rhétorique de la spectralité qui est ici mise en branle. Le style est un peu fantôme. Et ce n'est pas loin d'être celui utilisé par les documentalistes, ce bout de papier ou cette fiche matérialisant — mais si peu — l'absence d'un document, d'un livre sorti d'un rayon de bibliothèque.

Le style, ce n'est pas de la langue qu'on utiliserait à *plein*. Il ne s'agit pas d'un processus d'*accrétion* lexicale ou syntaxique qui donnerait l'illusion d'une certaine densité, d'une certaine *somme*. Au contraire. Pour qu'il y ait style, *au fond*, pour qu'il y ait, comme dit Tocqueville, « relief » [Tocqueville 302], il faut que la matière, et la masse, de la langue ait été attaquée, évidée—excavée. Et là, peut-être, pour reprendre une expression d'Annie Lebrun, se présente à nous, dans le plus grand silence de la langue, ce « bloc d'abîme » ainsi stylé.

RÉFÉRENCES

- Buffon, Georges-Louis Leclerc. *Discours sur le style prononcé à l'Académie française*. Paris : J. Lecoffre, 1872.
- Eliade, M. *Le Mythe de l'éternel retour*. Paris : Gallimard, 1969.
- Mauvillon, Eléazar de. *Traité général du stile avec un traité particulier du style épistolaire*. Amsterdam : P. Mortier, 1751.
- Thiébault, Dieudonné. *Essai sur le style à l'usage de l'École Royale des jeunes Gentils-Hommes*. Berlin : G. J. Decker, 1774.
- Tocqueville, Alexis de. « Lettre à Ch. Stöffels du 31 juillet 1834 », *Lettres choisies. Souvenirs*. Paris : Gallimard, 2003.